Association loi 1901

Philo & Partage

Saint Alban de Roche

ASSOCIATION CULTURELLE HUMANISTE ET SOLIDAIRE

Compte rendu de la Soirée-débat du jeudi 15 octobre 2026

N°83

Thème : « Apprendre est-il un moteur de la joie ? »

55 personnes ont participé à ce premier débat de la saison 2026-2027, c'est un record ! 5 autres ont demandé d'excuser leur absence.
Jean-Pierre MOREAU accueille le public, souhaite la bienvenue à tous et se réjouit de cette forte participation pour ce 83ème débat. Avant de rappeler le déroulement de la soirée, il donne quelques précisions concernant le calendrier de Philo et Partage.

- Le **samedi 7 novembre** : Philo et Partage animera à 16h, un débat au Musée de Bourgoin-Jallieu dans le cadre de l'exposition « Ikat, l'art de nouer les nuages ». Le thème de la discussion sera : « L'habit fait-il le moine ? ». L'entrée est gratuite pour les adhérents de l'association. Il faudra s'inscrire.
- Le **19 novembre** (3ème jeudi du mois) : Soirée-débat : « Désirs, harcèlements, consentement… l'égalité Femme/homme est-elle un leurre ? »
- Le samedi **28 novembre** à midi : Repas des Philopartageurs.
- Le jeudi **21 janvier 2027** : Conférence : « Souveraineté du Peuple et Démocratie » par Thibaud BOCCON-GIBOD, docteur en philosophie, enseignant à l'Université de Grenoble.

Il rappelle le déroulement de la soirée : après l'introduction qui sera faite aujourd'hui par Jean-Paul BEAU, une quinzaine de minutes, chacun pourra s'exprimer librement dans le débat qui se terminera vers 22h par le « pot de l'amitié ». Il faut pour des échanges sereins et fructueux respecter certaines règles essentielles de prises de parole qu'il énumère rapidement.

Rappel des objectifs et méthodes des soirées-débats

1 - Objectifs :

- La réflexion n'est pas réservée aux spécialistes de la philosophie. Chacun, quel que soit son parcours et ses études est légitime pour penser sa vie.
- Nos rencontres répondent à un besoin partagé d'analyser et de comprendre ce que nous vivons ici et maintenant, un profond besoin de prendre de la distance et du temps face aux informations accélérées des médias. Un besoin de discuter sans arrière-pensée, sans intérêt caché. Une soif d'authenticité.
- Les soirées-débat et les conférences ont pour objectif de nous permettre de réfléchir sur les questions fondamentales, telles que celles du sens de la vie et de réfléchir sur les problèmes de société. Il s'agit de :
  - apprendre à penser avec rigueur, grâce au débat, au dialogue
  - apprendre avec le débat, dans la confrontation avec l'avis des autres
  - s'entraîner à l'analyse critique
  - apprendre à exprimer sa pensée pour la rendre plus claire
  - s'appuyer sur l'histoire de la philosophie pour affermir la réflexion

2 - Méthode :

Les règles adoptées par Philo & Partage concernent essentiellement l'organisation de la prise de parole :

- demander la parole, attendre qu'elle vous soit accordée pour parler
- l'écoute mutuelle, finir par se convaincre que « je » n'ai pas toujours raison tout seul
- admettre que les autres peuvent penser intelligemment.

Introduction : Présentée par Jean-Paul BEAU
« Apprendre est-il un moteur de la joie ? »

Du latin *gaudium* (« satisfaction ou jouissance d'un bien »). La joie est une émotion vive, souvent accompagnée d'un sentiment de plénitude, éprouvée par l'individu lorsque ses désirs et ses besoins sont satisfaits. La joie se distingue donc du plaisir par sa durée et son intensité, mais aussi du bonheur, qui est davantage un idéal. En psychologie comme aussi pour les religions, elle est un don de l'Esprit qui peut mener à la béatitude. La joie relie l'être à la nature, au monde qui nous entoure, elle exprime le bien-être, l'harmonie de l'individu à la place qu'il occupe dans son environnement. On peut la rencontrer dans les moments festifs d'union et de synthèse, elle se nourrit de nos enthousiasmes et de nos exaltations. En revanche elle s'accommode mal (ou moins bien) de l'ironie, du sarcasme, de l'esprit critique, du second degré, de la distanciation et de l'analyse, bref, elle se range du côté d'un mouvement d'intelligence qui fait une pause dans l'œuvre de déconstruction de nos goûts, de nos choix, de nos déterminismes, conduite par la raison. L'euphorie de la joie remet parfois à plus tard l'exigence philosophique d'autopsier nos croyances, nos mythes et nos impensés.

Je vous propose pour introduire notre débat, dans un premier temps un survol rapide de la place qu''occupe la joie dans l'histoire de la pensée. Puis, dans un second temps, l'examen pédagogique de l'acte « d'apprendre » et la nature du lien qui s'établit entre l'apprentissage et la joie. Nous pourrons débattre pour savoir si le fait d'apprendre est un moteur de la joie ou si c'est la joie qui est un des moteurs de l'apprentissage.

1- La place de la joie dans l'histoire de la philosophie

Chez **Platon**, la joie peut être rapprochée de l'enthousiasme éprouvé par celui qui est inspiré comme l'est le poète ou l'amoureux. Elle est alors exubérante dans ses manifestations. La joie chez Épicure réside dans la satisfaction des désirs naturels et nécessaires, et non dans la recherche excessive des plaisirs. La joie chez Épicure reste donc pour le moins sous l'emprise de la raison et très sobre. C'est en revanche, une sorte de folie dont Érasme, à la Renaissance, fait la louange. Mais c'est surtout au XVIIe siècle que la joie est repensée par les philosophes rationalistes : Descartes voit en elle l'une des passions primitives et la définit comme *« une agréable émotion de l'âme en laquelle consiste la jouissance du bien que les impressions du cerveau lui représentent comme sien »*. Sa cause la rend cependant ambivalente : la joie de l'ivrogne appelle la méfiance. Et gare aussi aux glissements sémantiques du mot : à propos de celles qu'on appelle « les filles de joie », il faut dire que généralement la joie n'est pas pour elles.

Chez Voltaire, la joie et le bonheur ne sont pas des promesses célestes ni des états innés ou passifs, mais une conquête terrestre, active et sociale. Chez Spinoza, la joie, davantage intellectualisée, témoigne d'un accroissement de la puissance de connaître. Pour Spinoza, la joie c'est *« le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection »,* ce qui augmente instantanément notre puissance d'agir. La joie est donc l'un des trois affects fondamentaux de la pensée spinoziste, aux côtés du désir et de la tristesse.

Aujourd'hui beaucoup d'entre nous, en quête de sens, cherchent à comprendre ce qu'ils ressentent. Ils tentent de surmonter l'anxiété ambiante. On redécouvre Spinoza et son éthique de la joie. Ce penseur du XVII^{e} siècle ne ressemble pourtant pas aux auteurs de développement personnel : il ne donne pas de conseils « clés en main ». Toutefois, il nous propose quelque chose de rare. Pas de recettes miracles, ni de mantras à répéter, mais une méthode rigoureuse pour décrypter nos émotions et éclairer notre vie intérieure. C'est sans doute pour cela qu'il attire aujourd'hui : il nous apprend à penser ce que nous vivons et à cultiver la joie qui nous aide à redonner de l'intensité à notre vie.

Pour Spinoza, la joie et le désir sont loin d'être négatifs. Le désir n'est pas un manque qu'il faudrait combler. C'est au contraire ce qui nous constitue. Nous désirons parce que nous cherchons spontanément

ce qui nous stimule, ce qui accroît notre envie de vivre. Et, lorsque nous comprenons ce qui motive nos choix, cela décuple d'emblée notre joie.

Pour Nietzsche, la joie exprime la volonté de puissance en tant qu'acceptation joyeuse de la vie. De nombreux philosophes français contemporains (En particulier : Gilles Deleuze, Clément Rosset, Robert Misrahi, André Comte-Sponville) valorisent la joie pour tempérer le tragique de l'existence, tout en dénonçant en même temps l'obligation sociale de vivre dans une *« euphorie perpétuelle » comme le dit* Pascal Bruckner. Il règne dans nos sociétés une injonction générale au bonheur.
Dans Le Gai Savoir (publié en 1882, complété en 1887), la thèse principale de Nietzsche est que la connaissance et la science doivent cesser d'être lugubres et destructrices pour devenir une source de libération, de joie et d'affirmation de la vie. Le « gai savoir » c'est celui de la culture, de la connaissance, de la recherche et des découvertes.

2 La transmission des savoirs, l'acte d'apprendre et la joie.

L'apprentissage, ce qu'on appelle en science de l'éducation *"l'événement pédagogique*" ressemble bien à ce nous appelons atelier philosophique : les progrès de la réflexion et de la pensée grâce à la confrontation des opinions et des analyses individuelles dans l'écoute mutuelle et le dialogue contributif. Comme dans une animation évènementielle, le plaisir de comprendre et la complicité intellectuelle sont instantanément jubilatoires. D'une manière complexe, tous nous sommes tour à tour maître ou élève, selon que nous soyons dans l'écoute ou dans la prise de parole. Le plaisir de la confrontation des idées consiste à entendre et à dire dans l'entrain de la joute verbale, dans un cadre amical. L'approfondissement du savoir est un chemin qui nous conduit d'un point vers un autre, et ce point d'arrivée, même s'il lui ressemble, est radicalement autre que le point de départ, ou alors l'apprentissage n'est pas. Franchir une étape implique immanquablement de quitter la précédente. La joie de l'élève est encore la joie partagée du maitre. La jubilation s'exhale ainsi des entrelacs du savoir et du dialogue. L'acquisition du savoir devient parfois impossible quand le maitre se dresse en commandeur pour exercer la violence institutionnelle et froide de l'autorité au lieu de communiquer à l'élève sa propre passion, son enthousiasme du savoir. Il n'y a au fond aucune connaissance qui puisse émerger dans la tristesse et la contrainte. Il n'y a donc que le « gai savoir » en face des passions tristes.

Comment attiser cette joie fertile ? Guidés, selon Spinoza, par le désir nous trouvons le chemin de la connaissance. La compréhension procure la joie intense, une allégresse qui permet de nous sentir exister non plus de notre point de vue personnel mais à l'unisson d'autrui, au rythme de l'Univers entier. Nous libérons ainsi nos vies de l'influence néfaste de la tristesse due aux passions négatives, mais sans nous priver. La joie est un bénéfice net sans contrepartie. C'est là l'intérêt de Spinoza et de Nietzsche : celui qui se réjouit de comprendre non seulement accède à la jouissance mais ne se prive de rien. Il ne désire ni la richesse, ni la gloire. Ceux qui s'enferment dans ces passions tristes ne sont pas méchants mais seulement ignorants des joies de la connaissance…

Parce que l'initiation philosophique postule l'irréductible liberté de l'être, l'ombre tutélaire d'un Maître, plus ou moins consciemment recherchée, est en constante opposition au cheminement des participants vers l'émancipation. La joie libère. L'étymologie du mot *"apprenti*" nous renseigne sur la complexité de sa signification. En latin "*apprehendere*" veut dire bien sûr "*saisir*", mais, dans le sens concret de la prise des choses. La formation savante à partir du mot latin pour dire en français "*l'appréhen-sion*" indique la présence d'un danger. Donc "*apprendre*", c'est probablement se mettre en danger. Le même mot latin donne le substantif "*préado*" ce qui veut dire "*proie, butin*", ce qui est pris, donc l'objet d'une prédation. Prendre, apprendre, comprendre, c'est toujours ravir. Ravir, c'est aussi être ravi.

Gaston Bachelard, quant à lui, montre qu'une nouvelle connaissance n'apparaît qu'après une rupture d'avec le sens commun, que tant qu'elle n'a pas fait cette rupture, la science ne parle que d'une manière idgéologique des recherches qu'elle produit. Bachelard développe la notion qu'il appelle

« *l'obstacle épistémologique* ». En somme, il convient de franchir un obstacle pour faire apparaitre la joie d'avoir appris. Il s'agit à chaque fois d'un obstacle à la progression du savoir qui s'insinue dans le savoir même qui, en tant que certitude antérieurement acquise, s'oppose à son caractère précaire et à son abandon pour une nouvelle connaissance. C'est la capacité du chercheur à rompre avec ses propres représentations, ses propres savoirs, sa propre culture qui permet la révolution des connaissances et la joie du chemin parcouru. Après une laborieuse recherche éclate enfin une évidence : « Bon sang, mais c'est bien sûr... » C'est tout à coup l'illumination. L'évolution de la science se fait par ruptures et par sauts. En matière éducative, les apprentissages s'opèrent également par effacement des savoirs anciens et par bondissement.

Pour conclure.

Certes il y a toujours cette souffrance qui accompagne la perception du monde comme il va. La connaissance vraie du réel peut aussi parfois s'appeler tristesse. Mais…tout de même la Joie de comprendre. Regards croisés du maître et de l'élève. L'élève reste immobile fasciné par ce qu'il vient de comprendre. Peut-être a-t-il souri. Oui, l'école, le collège et le lycée d'aujourd'hui, c'est encore la joie de comprendre. Mission essentielle de l'école : ouvrir les chemins de la connaissance. L'école est une sorte de recours qui déverrouille la perspective. Alors peut-être s'amorce la dialectique de la générosité. Le futur citoyen du monde rappelle le politique à ses devoirs dans le moment même où il se délivre des limites quotidiennes par le voyage de la pensée. Même longtemps après, l'adulte se souvient encore des professeurs de son enfance et de son adolescence qui ont su lui communiquer leurs jubilations intellectuelles, la passion qui les anime.

Amorce de libération fragile qu'il faut accomplir avec tous ceux qui ne se résignent pas au naufrage du sens : il est temps de se souvenir de la patience philosophique qui est aussi amitié universelle. Le vertige du néant est toujours là, mais la puissance du désir dont se nourrissent, dans l'insouciance de l'absurde, la volonté créatrice et le bonheur d'exister peuvent encore se dresser. J'ai voulu modestement vous présenter dans ses grandes lignes la philosophie qui réfute l'imposture éthérée de l'immortalité mais embrasse la dynamique du désir charnel et cérébral de vivre. Que ma joie demeure. Je vois dans l'exercice d'apprendre la source de l'exaltation, de la félicité avec la puissance du savoir. Quand nos neurones exultent devant un progrès de nos connaissances notamment scientifiques, nous pouvons percevoir une ardeur solaire des mots pour dire la fascination d'une nouvelle construction advenue mais tout aussi précaire. Elle est empreinte de l'élégance du doute, de l'humour, du sourire de la joie et même de la désinvolture d'en rire.

Synthèse des différentes interventions du débat

(Réalisée par Ameziane CHEFFAI à partir d'un enregistrement audio)

Un simple sondage à main levée au début du débat montre qu'il y a plus de gens qui ont aimé l'école au sens large que de personnes qui l'ont détestée. Précisons, cependant, que la majorité ne se prononce pas. La question de l'apprentissage scolaire restera en filigrane tout au long de ce débat qui se veut pourtant plus large. En effet, il est ressorti une certaine unanimité pour constater que le plaisir et la joie d'apprendre prennent des sujets et des formes différents au fil de l'âge, comme s'il y avait des crans à passer, variables en fonction de chaque personnalité : le bas âge, l'enfance, l'adolescence, certains moments de l'âge adulte, la vieillesse.

L'école est censée donner un socle commun de connaissances de base qui doit faire de nous des citoyens capables de faire société, d'établir des liens à travers une langue (parlée et écrite) commune, des lois et des codes sociaux partagés, une certaine morale héritée d'un vieux fond judéo-chrétien et une éthique

encore teintée de l'esprit du siècle des Lumières. Ce socle vise à créer et maintenir une certaine homogénéité de savoir et de comportements, un peuple français. Il en est de même dans tous les pays du monde, comme dans la grande majorité des groupes sociaux : qui s'assemble se ressemble ! Ce socle commun est le but ultime de l'École obligatoire républicaine, c'est le minimum pour que chacun puisse s'assimiler et trouver sa place dans la nation.

À cette Éducation Nationale on demande également de former, à partir de ces têtes bien faites, de futurs professionnels, c'est le rôle de l'enseignement supérieur, technique ou scientifique.
Certains vont adorer l'ensemble du cursus d'autres vont le détester. Certains adorent les matières scientifiques d'autres l'Histoire ou les Lettres. Certains ne vont trouver le plaisir qu'en arrivant dans le pratique, la technique ou l'apprentissage manuel. Pour un certain nombre les contraintes inhérentes à un système scolaire forcément formaté sera un obstacle au plaisir d'apprendre, parfois même une véritable souffrance, une phobie scolaire menant à l'échec scolaire. Ces contraintes peuvent se traduire en termes de contenu pédagogique : des matières qui n'intéressent pas l'élève, dont il ne voit ni l'utilité ni même l'intérêt. Ce peut être plus une question de rythme d'apprentissage : des enfants qui s'ennuient à répéter des choses qu'ils maitrisent depuis longtemps ou au contraire d'autres qui traînent tout le long de leur scolarité des lacunes qui n'ont jamais été ni identifiées ni corrigées. C'est aussi parfois une question individuelle : un élève qui présente un trouble de l'attention et pour qui chaque journée assis en classe est un calvaire, un autre qui supporte mal l'autorité et la rigidité d'un système standardisé censé convenir à tous, ce peut être, enfin, l'influence néfaste d'un enseignant mal formé, maladroit, usé ou simplement pas fait pour ce métier.
Tout ceci fait que ce système scolaire produit chaque année, malgré toutes les réformes successives, un bon lot de souffrance et finalement un pourcentage d'échecs conséquent alors qu'il ne devrait produire que de la joie. L'épistémophilie des jeunes enfants (Freud appelle ainsi la soif naturelle de connaissance, ce "désir de la pensée en marche") souffre ainsi parfois des contraintes de la socialisation par l'école.

Cette curiosité naturelle, cet éveil, est le propre de l'enfance. Elle perdure cependant toute la vie à des degrés différents au gré des circonstances. Elle peut s'exacerber sur le tard, même à la retraite quand elle peut s'exprimer plus librement ! Sa disparition, à tout âge, n'est jamais un bon signe. On dit que le cerveau est un organe qui ne s'use que quand on ne t'utilise pas …

Si apprendre stimule les circuits neuronaux de la récompense et procure toujours une certaine joie, les processus d'éducation peuvent être une source de sentiments très négatifs, allant de l'ennui, la frustration jusqu'à l'humiliation et la colère. Dans le meilleur des cas les choses se terminent bien et la joie d'avoir appris ou réussi son apprentissage estompe la pénibilité du parcours. Dans le pire des cas, il n'y a pas d'apprentissage ou bien ce dernier se voit complètement occulté par tous les aspects négatifs et il ne reste qu'une expérience désagréable, une passion triste, qu'on ne souhaite plus recommencer. Les effets collatéraux d'une pédagogie inadaptée ou défaillante peuvent être donc complètement contre-productifs.

Mais l'apprentissage n'est pas le monopole de l'école. La joie d'apprendre se retrouve un peu partout : dans le cercle familial, les lectures, pourquoi pas dans la vie associative culturelle ou sportive, même au travail au contact "d'anciens" ou de collègues. Tout échange, toute situation nouvelle est source de questionnement, d'expérimentation puis d'apprentissage. Cet enseignement extra-scolaire est le domaine de prédilection de l'apprentissage par l'erreur qui serait des plus efficaces sur le plan pédagogique. À l'école on apprend de nos enseignants auxquels on fait confiance, en dehors de l'école on peut aussi faire confiance à des gens expérimentés mais le plus souvent on n'apprend bien qu'après avoir essayé, échoué, recommencé puis finalement réussir une expérience. La joie qui en découle n'en est que plus intense.

Au plaisir d'apprendre correspond parfois un plaisir de l'action, de l'apprentissage du geste ou de la procédure : joie d'arriver à faire une démonstration mathématique élégante, enchainer tout un prélude au

piano ou bien monter un mur parfaitement droit avec des briques. C'est la joie d'avoir acquis l'ensemble des connaissances pour la réalisation de ce geste et de savoir qu'on pourra le refaire autant qu'on voudra, puis c'est la joie d'avoir fait soi-même (*l'homo faber* d'Appius Claudius Caecus, terme abondamment repris à partir du mouvement humaniste de la Renaissance). Cet apprentissage "de la main", terme plus imagé que "l'apprentissage procédural", est un élément capital de l'éducation dans tous ses domaines.

C'est en gribouillant du papier, en tapant sur un tambour, en triturant de la pâte à modeler que l'enfant va commencer à interagir avec la matière environnante, commencer à l'utiliser pour en faire des représentations fidèles puis de plus en plus abstraites et arriver finalement à maitriser l'écriture, la lecture, le calcul, la musique… C'est en vivant 6 mois en station spatiale, en se lavant les cheveux, en répétant des expériences chimiques ou physiques toutes simples qu'un astronaute, tout hyperscientifique qu'il est, va réapprendre et intégrer les lois de la gravitation et de la chimie.
Comprendre est également une source de joie, c'est le fameux " pourquoi ?" dont les enfants harcèlent les parents à l'âge de 3 ou 4 ans. Comprendre c'est avoir assimilé des données nouvelles mais cette fois avec un mode d'emploi qui permet une maitrise de ce savoir. C'est une forme de super-savoir, avec probablement à la clé une super-joie. De nombreux philosophes insistent sur le fait que tout être vivant est « programmé » pour se développer, se reproduire, étendre son espèce. C'est l'élan vital de Bergson, le conatus de Spinoza, la volonté de puissance de Nietzsche, le souffle des philosophies orientales. Le bébé est pourvu de cet élan et si son apprentissage se fait dans l'amour et dans la joie, il progressera plus vite. Cela formera certainement son caractère, vers la gaité ou la tristesse. Peut-être aussi vers une sorte de neutralité, un statuquo méfiant qui protégerait d'un échec ou d'une agression.

En effet, la joie de l'apprentissage concerne l'acte d'apprentissage lui-même, c'est le fait d'acquérir de nouveaux savoirs, d'augmenter ses connaissances et ses capacités qui apporte du plaisir. Par contre, ce qu'on apprend, l'objet de cet apprentissage, peut être parfois source de tristesse ou d'angoisse. Nous apprenons tous plus ou moins tôt que nous ne sommes pas immortels et que nous allons donc mourir. C'est alors une passion triste qui ne nous quittera plus jamais, à moins d'être certain d'aller au paradis ou de se réincarner. Les scientifiques qui ont consacré leur vie à étudier l'énergie atomique, à sa domestication puis son utilisation, ont dû ressentir cette même passion triste d'avoir contribué à créer une arme de destruction massive, certainement après avoir, au préalable, ressenti le bonheur immense d'une découverte majeure de science fondamentale.

Si l'apprentissage procure de la joie à celui qui en bénéficie, il en donne également souvent à l'enseignant, au médiateur. Transmettre son savoir est un acte gratifiant et reconnaitre dans le regard de son élève cette reconnaissance est un plaisir dont on ne se lasse pas. C'est peut-être un don, une passion mais c'est surtout un métier qui s'apprend, qui a ses méthodes, ses théories, ses courants. Nous avons tous le souvenir d'un enseignement qui nous a marqué par sa passion, l'étendue de son savoir et souvent par sa gentillesse et son écoute attentive. Il n'est pas rare qu'une telle rencontre charismatique soit à l'origine d'une vocation.

L'élève (ou l'apprenant) qui est déjà ouvert aux passions gaies, qui aime déjà apprendre, sera d'autant plus heureux d'apprendre toujours plus. C'est peut-être là qu'intervient la curiosité naturelle de l'enfant puis de l'adulte qu'il deviendra.
Certains adultes, à l'opposé, n'éprouveraient pas de joie dans l'apprentissage mais au contraire de l'angoisse, une sensation de déstabilisation, une crainte de bouleversement de leurs acquis, de leurs certitudes inébranlables. Ce sont, sans doute, des gens bloqués dans un système de croyances dogmatiques. Ils ont acquis des connaissances vraies ou fausses, ce n'est pas la question, mais n'ont pas appris cet élément essentiel de l'apprentissage qu'est l'esprit critique. Ils vivent bardés de certitudes inébranlables (les obstacles épistémologiques de Bachelard) qui les éloignent de tout nouvel apprentissage et toute remise en cause de leur façon de penser, de vivre.

Nous avons imaginé une sorte de spirale vertueuse qui passerait par le désir, la curiosité, la recherche, la découverte d'une connaissance, la joie qu'elle procure appelant à nouveau un désir de savoir, une curiosité. Dans ce sens, apprendre serait plus un carburant qu'un moteur de la joie. Mais alors, où commence le cycle ?

Démocrite d'Abdère, qui fut un immense génie de son époque (460-370 av JC) affirmait à la fin de sa vie qu'apprendre ne servait plus à rien puisque la folie de ses concitoyens ne tenait pas compte de ses enseignements et que dans ce cas rien n'avait plus d'importance à ses yeux. Alliant le geste à la parole, il se serait brulé les yeux volontairement en fixant le soleil… Il savait aussi qu'il ne pourrait tout savoir, tant les choses à découvrir étaient nombreuses et qu'il valait toujours mieux rire de la condition humaine. Mythe ou réalité, c'est en tous cas une belle métaphore.

Propositions de lecture :

- Les auteurs cités par Jean-Paul

Fin de séance : Nicolas JOUFFREY nous informe de l'existence depuis un peu plus d'un an d'un **Café-philo à Romagnieu**. Il nous invite à y participer. Nous devons nous réjouir de la multiplication de ces initiatives (à la *Caravane des possibles* de Villefontaine, avec les *Tritons crêtés* de Culin-Tramolet).
Il ne s'agit pas de concurrence mais de démultiplication d'expériences et de lieux où les gens puissent se réunir et réfléchir ensemble sur des sujets variés. La proximité est un atout, les déplacements peuvent rebuter, et les liens se créent plus facilement. Penser par soi-même, pouvoir s'exprimer, construire une réflexion collective sont les bases de l'aspiration de Diderot et Condorcet voulant « rendre la raison populaire ». Notre époque en a terriblement besoin.